

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 18

Artikel: Toujours la question des domestiques
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger-Vie, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Toujours la question des domestiques.

Nous trouvons dans un rapport de la Chambre genevoise du travail pour l'année 1900 une page intéressante sur la question des domestiques. Les lectrices du *Conteur* nous sauront gré, sans doute, de la reproduire ici.

« Les domestiques des deux sexes logeant chez les maîtres deviennent de plus en plus rares, dit ce rapport. Cette constatation est surtout frappante en ce qui concerne les femmes. Il a été demandé pendant l'année qui nous occupe 1021 domestiques pour tout faire, pour maisons bourgeoises, et il ne s'est présenté, pour solliciter ces places, que 493 domestiques, soit une différence de 528 places ou 51,68 %. Les cafés, pensions, etc., ont demandé 440 filles contre 69 qui se sont présentées pour ces mêmes places. Le reste est à l'avenant.

» La domestique se fait de plus en plus rare. La principale raison, au dire des intéressées elles-mêmes, est que les domestiques sont, jour et nuit et du commencement à la fin de l'année, aux ordres continuels de leurs maîtres. Dans la plupart des places, les domestiques ne peuvent jamais dire que leur journée finit à telle ou telle heure. Elles ne peuvent pas compter non plus avec certitude sur leur dimanche après-midi de sortie (tous les quinze jours le plus souvent). En un mot, elles ne s'appartiennent presque jamais et sont obligées de supporter en tout temps les caprices de leurs maîtres. »

Ces constatations que fait à Genève la Chambre genevoise du travail, on peut les faire aussi dans le canton de Vaud. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les pages d'annonces des gazettes: les demandes de domestiques y sont bien plus nombreuses que les offres, et l'écart entre les unes et les autres grandit d'année en année. Ce ne sont pas les familles riches qui éprouvent de la difficulté à trouver des servantes, mais bien les ménages bourgeois, aux ressources restreintes. Qu'importe aux premières de donner des gages de 50 francs, de 60 francs et plus par mois! Mais les petits ménages ne peuvent s'accorder pareille dépense; 20 ou 30 francs par mois leur est déjà une lourde charge. Et de plus en plus rares sont les domestiques qui consentent à s'engager à ces prix-là, jadis considérés comme fort élevés. Autre anicroche, les personnes qui vous font la faveur d'accepter ce salaire modique sont souvent de piètres auxiliaires et se gardent bien d'imiter cette brave servante de Lausanne, morte il y a huit jours, qui était demeurée 69 ans au service des mêmes maîtres.

« Je ne sais ce qu'ont les jeunes filles d'aujourd'hui, me disait hier une vieille maîtresse de maison, elles ne veulent plus aller en place ou si elles se font domestiques, c'est sans s'attacher à leurs maîtres; elles les quittent sans regret dès qu'elles pensent gagner ailleurs deux ou trois francs de plus par mois. »

— Vous conviendrez pourtant, madame, observai-je timidement, que c'est bien leur droit.

— Leur droit! de mon temps, monsieur, on

ne parlait pas si souvent de droits, on faisait bravement son devoir et on ne s'en portait pas plus mal! Leur droit! vous allez me soutenir sans doute qu'elles ont aussi le droit d'être exigeantes, impertinentes, infidèles. Leur droit!

— Permettez, madame, que je...

Ma vénérable interlocutrice ne me laissa pas achever. Elle suffoquait. Je pris congé d'elle sans pouvoir lui dire mon sentiment sur cette question des domestiques.

J'aurais voulu lui demander si elle ne pensait pas que la domestique est traitée dans bien des maisons un peu comme une esclave; mais la bonne dame m'eût arraché les yeux et se fût évanouie ensuite.

Le rapport de la Chambre genevoise du travail dit assez vrai: les domestiques ne s'appartiennent presque jamais et sont obligées de supporter en tout temps les caprices de leurs maîtres. Et c'est là incontestablement ce qui leur fait prendre leur condition en horreur et ce qui en éloigne les jeunes personnes d'un caractère quelque peu indépendant. Si, autrefois, les servantes supportaient leur existence avec plus de résignation et si elles ne rendaient pas leur tablier de service s'offrait l'occasion de gagner davantage, c'est peut-être qu'elles se figuraient que leur lot était d'être au service d'autrui jusqu'à la fin de leurs jours, et c'est qu'aussi les occasions de se placer comme ouvrière ou employée dans le commerce ou l'industrie étaient plus rares qu'actuellement.

Cette rareté des domestiques oblige beaucoup de familles à recourir aux services des femmes de ménage. La femme de ménage travaille à tant par journée ou par heure. Elle exige un salaire plus élevé que celui d'une domestique, mais elle offre cet avantage qu'on peut l'employer pour un temps aussi limité qu'on veut. De plus, comme elle ne couche pas chez les gens qui l'engagent, pas n'est besoin d'avoir une chambre de bonne.

La condition de femme de ménage est moins servile que celle de domestique. Elles disposent plus librement de leur personne et de leur temps et savent se faire respecter de leurs maîtres momentanés. Celles qui ont de l'expérience et de la tenue sont fort recherchées. Si à ces qualités s'ajoute la discrétion, on se les arrache. Mais — qu'elles ne nous en veulent pas trop de le dire — ces perles-là sont rares, comme toutes les perles. V. F.

On ne sait plus manger.

« On ne sait plus manger », disait l'autre jour un maître queux renommé à l'un des visiteurs de l'Exposition culinaire, ouverte actuellement à Paris.

» Oui, monsieur, ajoutait ce grand personnage — car ce n'est point une ordinaire fonction que de tenir la queue de la poêle — oui, monsieur, l'art culinaire traverse en ce moment une crise dont la cause est dans l'heure irrégulière des repas. On ne sait plus manger, on ne mange plus. Jadis, le dîner était un des

principaux événements de la vie... Dans les maisons bien tenues, les convives étaient priés d'arriver punctuellement, et le cuisinier se piquait d'honneur et ne leur servait rien qui ne fût irréprochable... Aujourd'hui, les dîners sont annoncés pour sept heures et demie; en réalité, ils commencent à huit heures, à huit heures et demie, à neuf heures moins un quart. Et, pendant ce temps, nous nous tournons les pouces auprès des fourneaux, les viandes se dessèchent, les sauces s'épaississent, les potages liés se coagulent. »

» Si encore, une fois la fourchette en main, on se comportait tranquillement! Mais non, on se dépêche, on avale!... On est pressé, et la dernière bouchée dans le bec, on part. Chose à peine croyable, dans la maison où je sers, les quinze plats du dîner sont expédiés en quarante minutes. Cela est désastreux pour l'hygiène et bien désagréable pour la domesticité. »

« Un peu pessimiste, ce chef, mais non dénué de sens commun », dit, en forme de conclusion, le chroniqueur des *Annales politiques et littéraires*, auquel nous empruntons les lignes qui précèdent.

Un peu pessimiste? Vous trouvez, monsieur le chroniqueur? Mais non, c'est bien cela. Autrefois, nos ancêtres passaient des journées à table; c'était trop. Nous, nous y restons trop peu; à peine prenons-nous le temps de nous asseoir. Les plaisirs du monde, le théâtre, les concerts, la vie publique, nos affaires nous absorbent au point de ne plus nous laisser le temps de manger.

Pourtant, il faut manger pour vivre, et, manger, ce n'est pas avaler à la hâte, à intervalles plus ou moins fixes, une certaine quantité de nourriture, comme on remet de l'huile dans une lampe, quand il en manque. D'autant, que l'on ne mange pas moins aujourd'hui que jadis. On mange plus vite, voilà tout. En cela, la rapidité n'est pas un progrès.

Elle est contraire à l'hygiène, contraire à la bienséance, cette concurrence que font aux repas les plaisirs du monde, la vie publique et les affaires; oui, les affaires elles-mêmes. Il faut savoir, à l'heure du dîner, poser la plume ou le marteau, quelle que soit l'œuvre commencée, et prendre le temps nécessaire à la satisfaction d'un besoin vieux comme le monde et devant lequel Succu lui-même, le célèbre jeûneur, a dû céder en fin de compte. Voyez donc les maçons; au premier coup de midi, ils abandonnent tout; et si le mortier est déjà sur la truelle, plutôt que de l'appliquer à la muraille, ils le relancent dans la caisse. Honneur à eux. Il y a temps pour tout; temps pour travailler, temps pour manger. En observant ce précepte, on se trouvera mieux et l'on verra moins de ces estomacs détraqués, partant moins de bobos et d'humeurs chagrines. Quand l'estomac ne va pas, rien ne va.

L'heure du repas est la seule de la journée qui groupe autour de la table commune tous les membres de la famille, que les occupations avaient disséminés. C'est l'étape où l'on se retrouve. Le plaisir de se revoir, d'échanger